

*Nouvelle canadienne*

# Son Correspondant

par Simone Colin

L'ÉTÉ et toute sa beauté étaient venus. Juillet 1931 souriait sur Montréal. A L'heure où ce récit commence, une journée se mourait, apaisant par son agonie les êtres lassés de sa chaleur accablante. De nombreuses personnes allaient vers les parcs de la ville, sachant qu'elles goûteraient un apaisement dans ces quelques brises de campagne. L'atmosphère de ces lieux était douce à tout ce monde heureux, comme les arbres, les fleurs qui bordaient les allées, les jardins, d'être délivrés des caresses trop ardentes du soleil. La poésie de cette verdure qui s'endormait était créée pour métamorphoser les âmes. Devant la splendeur du soir qui tombait de plus en plus, les préoccupations, les ennuis devaient s'envoler pour faire place au rêve. Comme une fée, la nature se plaisait à soulever, de sa baguette magique, le voile de toutes ces âmes, pour leur faire voir par une soirée embaumée, le doux pays des songes. Dans un sentier qui se glissait à travers les arbres d'un de ces parcs, un couple marchait lentement; c'était un jeune homme en compagnie d'une jeune fille. Lui, était grand, très grand même, brun, avec des traits fins et doux, un regard noir très droit. Elle, était élancée, d'une grâce infinie: un charme émanait de toute sa personne; blonde, des yeux bleus comme l'azur des cieux. Sa tête était semblable à une belle fleur, étalant sa beauté rayonnante, ce soir d'été.

Tous deux avaient l'air triste.

Ils étaient silencieux, l'ont eût dit qu'une angoisse les empêchait de parler. Pourtant, c'était si beau ce soir là, le grand calme aurait dû rendre leurs fronts sereins.

Hélas! quelque chose étreignait ces deux coeurs!

Lui, tenait ses yeux rivés sur la terre du chemin. Elle, attachait son regard sur les fleurs, comme pour implorer ces frêles corolles, pour qu'un peu de leur parfum vint embaumer son âme empoisonnée par quelque mystérieux tourment.

Le jeune homme rompit ce pénible silence et murmura :

—«Alors Alice, c'est bien fini, la décision de votre mère est irrévocable, nous sommes condamnés à ne plus nous revoir; je ne pourrai donc jamais faire de la douce amie que vous avez été pour moi, ma femme, la mère de mes enfants? Devrai-je m'enfuir, loin de vous pour moins souffrir; pour que les battements de mon coeur, en vous voyant, ne me tuent par leur violence. Ou devrai-je rester à contempler les ruines de notre bonheur; emplir mes yeux de votre vi-

sion jusqu'à ce qu'une autre, belle et douce aussi, celle-là, vienne me hanter; celle de la mort.

A ces tristes questions, la jeune fille tressaillit. Un combat se livrait dans son être.

Au pli amer de ses lèvres, que, seul, le sourire aurait dû effleurer, l'on voyait qu'elle souffrait. Enfin, elle tourna un regard embué de larmes vers son compagnon pour lui dire d'une voix tremblante:

—«Partez, Gérald, fuyez, et oubliez-moi. Essayez de guérir la

plaie de votre coeur que j'ai hélas! rendue sanglante. Une barrière infranchissable s'est érigée entre nous, désormais. Une haine de famille nous a rendu de pauvres innocentes victimes. Ma mère ne pardonnera jamais. Il vaut mieux se dire adieu. Une entrave existe, n'essayons pas de la briser, nous ne sortirons pas vainqueurs de cette lutte. Allons, mon ami, fit la jeune fille courageusement, il faut se séparer; mais je tiens à ce que vous sachiez que je n'ai jamais aimé que vous, et que toujours votre souvenir restera dans ma mémoire.»

Conquis par le courage de sa compagne, le jeune homme fit ce soir-là, ses adieux à ses rêves, ses illusions, et ainsi se séparèrent en cette heure, où toutes les beautés de la nuit, se rassemblaient, Gérald Clément et Alice Dugal.

Pour comprendre cette scène, il faut de prime abord, connaître les personnages: Gérald Clément était

